

AU FIL DE L'ÎLE

Frédéric Jésus

« D'une manière générale, j'aime toutes les îles. Il est plus facile d'y régner »
Albert Camus – *La chute*.

Le quai oscille encore un peu, malgré la douceur d'un amarrage expert, mais il se stabilise dès que j'y jette mon sac de voyage pourtant pas bien lourd. Je me dis que la pierre, ici, est sensible. Lisse aussi, polie par les ans, le va et vient des semelles : celles, impatientes, des conquérants qui débarquent ; celles, mélancoliques peut-être, des perdants qui embarquent ; celles, indifférentes, efficaces, des commerçants et des marins.

Il ne s'est guère écoulé plus d'une heure depuis que sa majesté la grande ville, lasse de mes sarcasmes sur son compte, s'est décidée à m'expédier, sans prévenir, comme un ballot, un rebut, sur le pont de ce bateau. J'affirme quant à moi avoir tout planifié, acheté mon billet, un allez simple, sur le quai. Peu importe. Le petit bateau, nerveux comme un élastique, effectue la navette plusieurs fois par jour, moins par indécision que par une sorte de plaisir puérisse à se jouer des vagues en se frottant au vent. Le moteur diesel s'est mis en mode bougon à l'approche de la jetée, façon de me dire : « Eh bien, voilà ta petite île, le voici ton petit port ! ». La lettre de mon ami, relue pour la dixième fois et maintenant fripée par les embruns, a regagné ma poche, me laissant découvrir en grandeur réelle ce qu'elle annonçait par touches lyriques : une petite ville aux maisons blanches, ocre, grises, serrées en tous sens les unes contre les autres, les unes sur les autres, disposées en amphithéâtre autour du bassin miniature, encombré de coques et hérissé de mats, qui lui tient lieu de scène.

Pendant que le quai se rapprochait, mon attention avait tangué entre ce que mes yeux découvraient sous le soleil pâle d'un début de printemps et ce qu'ils venaient de relire, tracé à l'encre noire sur la feuille arrachée à un cahier. C'était plus qu'une invitation à venir le rejoindre que Rémi le poète m'avait lancée, sans proposer de date, ni même indiquer une adresse ou un téléphone. C'était mieux encore : une pure incitation, dépourvue de motif mais indexée d'une vague et considérable promesse, de la possibilité d'une surprise bouleversante. Quelque chose comme la redécouverte de quelque chose d'autre, d'évident, de bien connu, mais que, selon lui, j'avais fini par oublier au fil du temps, d'un temps qu'au fil de l'eau lui et moi ne mesurerions plus de la même façon.

De ces oublis si profonds que s'y engloutit la nature même de ce qu'ils font oublier, l'ami Rémi est devenu l'un des meilleurs experts. Un barde inspiré, aussi. La-mi-ré-mi : ce n'est pas une blague. L'accord de la mineur onzième figure dans ses meilleures chansons. Souvent écrites en mode mineur, elles résonnent à mes oreilles en mode majeur. Certaines d'entre elles ont changé ma vie, comme celle de beaucoup d'autres qui les ont fredonnées aux heures sombres ou glorieuses de leurs pérégrinations. Elles attisent, comme ses poèmes, la braise sous la cendre. La vision que Rémi a du monde est contagieuse : on se prend à penser que rien ne surgira au prochain tournant de l'errance qui ne soit déjà présent sous les pas qui y mènent. La surprise qu'il m'annonce n'en sera pas une :

tout est là sans doute, en moi, autour de moi, mais je ne le sais pas encore. Je veux le croire, me fier au moi qui implose comme au moi qui explose. Il suffit de me laisser guider par tout ce qui échappe à mon emprise.

Mon sac, par exemple. Dès que je m'en saisis, il me tire le long du quai. Il m'imprime une dégaine de descendant farouche de pirate ou de contrebandier, quand je me serais cru aventurier militant en quête d'une nouvelle cause à défendre. Mais mon cœur est froid et je ne suis qu'un ridicule étranger. J'observe les gens, qui ne m'observent pas. Insulaires et patibulaires. Si proches et si lointains. Je devine qu'ils peuvent me poser la main sur l'épaule pour me proposer gîte et couvert et, la minute d'après, me jeter à la mer si je n'en veux pas. Mon sac, perplexe, décide d'une halte sur une bitte d'amarrage.

Venue du large, une nappe de brouillard vient se poser sur toutes choses. Elle frotte d'une touche d'argent les dalles du sol et les murs épais de la façade maritime. Je me laisse aspirer par la porte lambrissée d'un bar, croisant un couple chenu et amoureux qui en sort avec l'air de s'en aller rejoindre son yacht. La porte se referme derrière moi, et je me retrouve devant un long comptoir. Je commande à l'aveugle un double café. Quand la pénombre se dissipe, je regarde autour de moi. Murs de pierre tapissés de miroirs juste comme il faut, belle patine sombre des boiseries, des tables et des chaises sans coussin. Rien à signaler. Je suis un peu moins passif et un peu plus attentif que d'habitude, comme un qui débarque en zone inconnue et cherche ses allumettes avec l'air de celui qui ne sait plus s'il lui arrive encore de fumer. Polarité par l'idée de n'échapper à rien pour que rien ne m'échappe, je me déclare prêt à tout, même à guetter les codes en usage.

Une tasse se pose devant moi. Je remercie le barman en souriant et tente une remarque sur le brouillard qui monte sur le port.

- « Va pas durer », réplique-t-il en tirant une pression.

J'opine du chef, avec l'air complice et convaincu de celui qui partage de longue date les mêmes intuitions. J'ai la superstition des premiers contacts mutuellement encourageants en tous les lieux où j'arrive. Le barman me considère un bref instant, pendant lequel il réussit tout à la fois à lever le menton, à pencher la tête, à plisser la lippe et à se gratter la tempe. Puis il part livrer sa bière et prendre des commandes. Je le vois faire dans le miroir, derrière moi. Je me dis : bon, pourquoi ratiociner plus longtemps sur la météo ? Quand il revient, je lui demande cul sec s'il connaît Rémi. Je le lui décris en trois coups de pinceau. Et, si oui, est-ce qu'il sait où il habite sur l'île ? Le barman saisit un torchon avec lequel il astique quelques verres, s'essuie les mains et s'éponge le front.

- « Rémi le poète ? Attendez un peu ... »

Il se gratte de nouveau la tempe, puis la tonsure, pendant que j'opine du chef. De plus en plus encourageant. L'homme prend son temps. Il semble trier ses souvenirs, chercher la fiche. Il entreprend d'essayer une rangée de verres déjà secs.

Derrière lui, dans le long miroir chargé de verres, de bouteilles, de reflets de verres et de bouteilles, je vois une ombre se faufiler entre les scintillements de la lumière éclatée. Ou, du moins, le reflet

d'une ombre, qui se précise, devient silhouette, et visage. Celui d'une très belle jeune femme, avec des yeux effilés, de hautes pommettes, une longue natte noire qui coule dans le dos. Elle ne s'approche pas vraiment, elle reste immobile, pas très loin de l'entrée du bar. Ou du reflet de l'entrée. Son regard peu amène flotte à quelques centimètres de l'étiquette d'une bouteille de tequila.

Le barman jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Il lève un sourcil. Lui aussi vient de l'apercevoir. Il la scrute d'un air inquiet. Il pose son torchon. D'un coup, je ne suis plus là. On dirait qu'il voit à travers moi. Mon tabouret pivote sur son axe, mais je ne veux pas me retourner. Il y a des beautés que l'on redoute d'affronter ...

Pendant quelques longues secondes, il ne se passe rien. Je scrute dans le miroir, devant moi, la femme qui scrute le barman. Lui aussi me fait face. Aucun d'entre eux ne me prête attention. Et puis, presque sans bouger, la femme commence à secouer doucement la tête de droite à gauche puis de gauche à droite. Elle lève un index auquel elle imprime de même, devant son nez, un mouvement de métronome avant de le poser, perpendiculairement, sur sa bouche – et je doute avoir jamais vu des lèvres si parfaitement ourlées se laisser barrer par de si fines phalanges. Après quoi, elle quitte le bar par le reflet de la porte.

Le barman la cherche encore des yeux après son départ. Il consent enfin à me considérer de nouveau, et à conclure avec un soupir navré :

- « Désolé, je crois que je n'ai pas vu votre ami depuis bien des années. Quant à savoir où il loge ... ». Je règle mon café et je sors sans rien dire. En colère, mais je me méfie de ma colère, je sais ce qu'elle signifie quand on arrive en terre étrangère : une révolte puérile devant ce qu'on ne comprend pas. Je préfère me sentir intrigué. Et de fait, je le suis.

Dans l'allure, les yeux et les gestes sobres de la femme du miroir, dans ce qu'il m'en reste en mémoire sur le quai, il y avait une force propre à laisser mes pas me reconduire vers le premier bateau venu. Mon sac, d'habitude plus téméraire, semble prêt à suivre. Mais il y a plusieurs bateaux devant nous. Alors lequel prendre ? Pas moyen de déchiffrer leurs destinations sur les ardoises accrochées sur leurs passerelles, mais qu'importe : aller où ? Pour quoi faire ? Je sens que Rémi n'est pas très loin de la scène, qu'il agite ses stratagèmes.

- « Que vas-tu faire de ces questions ? », rigole-t-il. « Bienvenue sur le chemin que je t'ai improvisé ! Belle rade, belle femme, belle colère, n'est-ce-pas ? Allons, il te faut déjà choisir là où tu vas, là où tu ne vas pas, et le cas échéant là où tu restes. Quant à moi, je demeure dans les parages. Je suis bel et bien sur mon île, même si je n'y suis pas. Qui sait où niche la colombe pendant la bataille ? Et ce que font les jouets quand les enfants dorment ? »

Je pense « OK, mon gars, message reçu ! », et je ferme les yeux, je me mets à tourner sur moi-même, lentement, puis plus vite, peut-être dix fois ou plus. J'imagine qu'on examine ma danse, sur le quai, que les hommes s'esclaffent, que les femmes prient, qu'un bébé pleure au loin. Une corne de brume sonne quelque part au fond du brouillard. J'arrête net la toupie. Je lève les paupières une à une, je m'agrippe à mon sac, à cause du vertige. Pas de bateau devant moi, mais quelques chaises vides et, juste derrière, un autre bar. Ainsi soit-il ! A quoi bon, devant l'obstacle, changer radicalement de

destination ? Plutôt qu'élargir l'horizon, pourquoi ne pas approfondir ma recherche en repartant du point où je suis parvenu ?

D'ailleurs, que m'importe ? Je pénètre d'un pas vif dans le bar, et je m'entends commander un double café. Tout en le dégustant à petites gorgées, je me prends à penser : « Ce n'est pas raisonnable ! ». Il y a comme un œil sur la petite cuillère, et il me lorgne de travers. Je m'accoude au comptoir et je fais signe au barman. Il s'approche.

- « J'en suis à mon quatrième café. Est-ce bien raisonnable ? Mais je ne sais pas où aller. Alors ça ou autre chose ... Savez-vous à quelle heure part le prochain bateau, et pour où ? »

- « Il en part tout le temps, et pour partout. Je peux reprendre le sucre ? »

Il ne touche pas au sucrier, fait mine d'essayer quelques soucoupes devant moi tout en étudiant ma veste, mes mains, ma chemise. Et sans prévenir :

- « Vous êtes un ami de Rémi , pas vrai ? »

Je sursaute et me retiens de lui saisir le poignet. Je prépare une réponse, deux questions. Je cherche un stylo. Mais il est déjà trop tard. Son attention vient d'être détournée vers l'extrémité du comptoir, que me cache un pilier. Il prend une posture d'alerte, m'indique d'un coup de sourcil la porte vitrée, de l'autre côté, resserre machinalement sa cravate et allume une cigarette. Nous regardons chacun de notre côté. La femme est de nouveau là, vêtue de son reflet. Et de nouveau, du fond de la porte, elle fait non de la tête et chut du doigt, et c'est fini, elle s'éclipse derrière un rideau. J'entends le barman qui me dit, en lustrant ses soucoupes :

- « Vous savez, tous ces bateaux finissent pas s'amarrer un jour ou l'autre au même port, c'est la coutume ici. Vous ne tarderez pas à vous en rendre compte. »

La coutume ! Je paye mon café en marmonnant quelque malédiction où il est question de mutinerie, de sabotage et pour finir de naufrage, et je sors en claquant la porte. Plus question cette fois-ci de contourner ma colère. Mais sur qui la concentrer ? Que veut ou plutôt que ne veut pas cette femme qui se comporte à mes yeux comme une ombre, agissant dans mon dos en imposant sa volonté à qui me fait face et lui fait face ? Ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse. Mais c'est mon projet que, de toute évidence, elle veut entraver. Que sait-elle cependant de la force qui m'a poussé à rejoindre « l'ami Rémi », du besoin qui m'anime d'entendre de sa bouche les vieilles mélodies que je suis venu de si loin – et, je dois l'avouer, de façon si désespérée – fredonner avec lui ? Quelle est cette urgence impromptue de s'opposer à l'urgence qui me guide ?

J'ai fini par me poser sur un banc, pas très loin de ce qui ressemble à une poste, fermée à cette heure. Le brouillard s'effiloche, derrière la jetée, et laisse voir au loin le liseré du continent. Un homme vient s'asseoir à mes côtés. C'est le premier barman. Il écrase sa cigarette.

- « Mon collègue vous a dit vrai. Mais votre ami prétend le contraire », dit-il en pesant ses mots d'une voix grave, avec l'air de celui qui a déjà trop dit et qui n'en dira pas plus. Et, de fait, il se lève, me salue d'un geste de la main et s'éloigne sur le quai. Je sais qu'il est inutile que je le retienne ou que je le rattrape.

Est-ce sa voix, pourtant, ou la mienne, lointaine, étouffée, qui résonne soudain dans ma tête ? Ou bien un message codé que Rémi me fait parvenir à sa manière ? Toujours est-il que me revient

comme un très vieux souvenir, mais clairement formulée, l'énigme des deux geôliers. L'un dit toujours la vérité et l'autre ment toujours, sans que le prisonnier ne puisse les distinguer. Deux portes s'ouvrent dans sa cellule, mais il ignore de même laquelle mène à la mort et laquelle mène à la liberté. Il ne peut poser qu'une seule question à l'un ou à l'autre de ses geôliers. Quelle question lui permettra-t-elle d'accéder à coup sûr à la liberté ? Ou à la mort, si tel est son désir ? Je me souviens qu'adolescent j'avais su trouver les mots qui libéraient. Mais aujourd'hui ?

Aujourd'hui, je vois surtout ce qui ne m'avait pas frappé à l'époque. Peu importait, pour résoudre l'énigme, de savoir qui disait vrai, puisqu'une seule et même question devait être posée à l'un comme à l'autre des geôliers ; la vérité se déduisait non pas de la personne, mais des circonstances. Peu importait en outre de savoir si l'on préférait la liberté ou la mort. La liberté était alors synonyme de la vie. Elle ne se distingue maintenant de la mort que par sa propension à rimer avec la vérité. Une affaire de langage, en somme.

Et sur ce quai, je vois autre chose encore. Une vérité éprouvée telle que « tous les bateaux mènent au même port » peut avoir deux contraires : « aucun bateau ne mène au même port » et « tous les bateaux mènent à des ports différents », et ce sont encore des vérités. Qu'importe d'ailleurs la destination quand l'essentiel est de ne pas sombrer ? Je me souviens alors d'une conversation fiévreuse avec Ariane, du temps où nous nous efforcions de boire des *mojitos* sur les terrasses, le long des ports où nous faisons escale. Je lui affirmais que, fondamentalement, nous ne décidons de rien et que les grands flots des hasards de l'existence nous ballottent ici ou là. Elle prétendait que nous restons malgré tout les pilotes de cette misérable coque qui nous maintient à la surface des choses. Nous nous étions fâché, aimé, fâché de nouveau. *So long, Ariane ...* Voici maintenant l'écho nostalgique de cette chanson que j'avais soufflée à Rémi et qu'il m'avait publiquement dédiée sur la scène d'une fête populaire de banlieue, juste entre la pluie et l'arc-en-ciel. Et voici que, soudain, vérité rime aussi avec beauté. L'extrême beauté d'Ariane, depuis toujours. Celle ensuite de la silhouette fugace, muette et décisive d'une femme qui, je le réalise maintenant, lui ressemble tant.

Tout devient confus. Je me suis fié à la nécessité de répondre à l'appel amical, et peut-être impérieux, de Rémi. Après quoi j'ai laissé à deux reprises la volonté adverse d'un admirable reflet jouer au billard avec mes nerfs. Entre temps, je me suis fait toupie sur le quai pour me plier à la dictée du hasard. Trois façons de me soustraire à l'illusion de la maîtrise. Mais en voici une quatrième qui s'annonce : je suis bel et bien harponné par la beauté des lieux. Un bateau m'y a mené, un autre peut m'en extraire, peut-être pour accoster à une autre forme de beauté, mais – c'est sans doute un indice – il n'est plus question de s'embarquer. Je constate que j'ai déjà tourné le dos aux réverbérations du soleil fatigué, à la danse instable des entrepôts de part et d'autre de la jetée, à tous ces doubles que propose le miroir des eaux calmes mais qui ne sont que des semi-réalités. Stimulé par les hautes doses de café que j'ai absorbées, troublé par le fantôme d'Ariane, je décide de m'en remettre au mythe et d'affronter le labyrinthe des ruelles qui s'ouvre sur le quai, bref de me lancer coûte que coûte à la recherche de la maison de Rémi.

Fière option, et qui en ouvre une dizaine sous mes pas, autant que d'avenantes ruelles. Mais je me souviens avoir entendu Rémi parler d'une triple volée de marches, d'une épicerie et de l'impossibilité de se perdre. Il n'est plus question, en tout cas, de quémander des indices, ni de donner au fil d'Ariane une nouvelle occasion de tracer ses interdits, en filigrane, à l'encre antipathique. Je me fie à

ma volonté tout autant qu'à l'errance. Un étal de journaux, de chapeaux et de cartes postales forme un coin. J'aperçois plus haut, un marchand de fruits et de légumes, une télévision sur une chaise. C'est par là que je choisis de me perdre, de faire confiance à mes chaussures. Le soir est sur mes talons, allumant mollement ses lampadaires, baillant devant la nuit qui vient. Je le sens indulgent pour ce qui bouge encore, exigeant envers ce qui va devoir résister bientôt aux pressions des ténèbres, et mieux encore : indifférent à mon enquête.

Je ne mène pourtant pas d'enquête, quand bien même il semblerait que j'en déclenche une dans mon dos, comme une filature à l'envers que j'aurais commanditée sans le savoir. Mais cette fois-ci, je ne suis pas qui me suit. Et celle qui me suit me précède peut-être. A moins que sa vigilance n'hésite entre lâcher du fil ou le tendre jusqu'à la rupture. Ariane n'est pas Eurydice : on peut à tout loisir croiser son regard, du moins dans un miroir, et la voir à la manœuvre, déterminée à sauver l'homme qui va la trahir. Mais c'est une autre histoire...

Dans la vraie vie, une belle femme, que tout m'incite à nommer « Ariane », s'adresse non pas à moi, mais seulement - et encore sans mot dire - à ceux à qui je m'adresse. Elle communique en billard, elle sophistique les angles. Je n'ai pas la moindre idée de la partie qu'elle entend jouer, ni de ses motivations. Hostilité ? Protection ? Prohibition ? Séduction ? Toutes sont également désirables.

Soudain, je la vois comme un esprit de l'île. J'ai à peine dépassé l'étal des fruits et légumes qu'il me faut déjà un banc pour songer à cela. L'ascension des ruelles peut attendre. Je pense aussi à un autre esprit de l'île, celui de Rémi, l'affable et généreux et mystérieux guide de la beauté profonde et complexe du monde. Le mécréant sublime qui voit Dieu partout où il n'est pas. Ou qui trouve amusant, un beau soir, de tester l'idée de croire en Dieu pour voir ce que celui-ci en pense. Et qui revient le soir suivant en hochant la tête. L'esprit de Rémi a-t-il déjà rencontré celui d'Ariane dans le miroir ? Peu probable, et à quoi bon ? J'imagine assez bien, en revanche, l'ami Rémi en chair et en os, un cigare à la main, remercier Ariane de sa filouterie en trinquant le cognac avec elle.

Le fait est que je suis maintenant là, encore très modestement engagé dans la création d'un peu de futur immédiat, et en réalité déjà ferré à cette île que Rémi m'a souvent vantée, mais toujours par ellipse, en vrai poète qui craint de ternir, par ses pauvres petits mots, l'éclat des bijoux qu'il a découverts. Il est comme ces talmudistes qui s'interdisent de tracer certaines lettres des mots sacrés. Je reprends son message, une fois de plus : « *Viens me retrouver à ton rythme au plus près de ce qui est vraiment beau, en toutes circonstances. La pierre s'y rit de l'errance. Nulle carte ne peut condamner ce lieu à sa seule topographie. Plus d'un bateau y mène, tu le comprendras assez vite. Mais tu m'y trouveras. Là où le soleil m'a enjoint de me tenir pour rester fidèle à mon ombre - l'harmonie du désert peut en dépendre. Ou bien, plus probablement, là où la lune aura voulu que je me poste pour y figurer le rôle de l'amant déçu, humble et sans colère* ».

C'est ainsi qu'il écrit, mais que dit-il ? La beauté est-elle ici ressource naturelle ou affaire de transgression ? Toujours assis sur mon banc - tiens, je n'avais pas vu le perroquet qui me surveille du fond de sa cage accrochée sur le mur d'en face ! - , je l'anticipe comme une denrée abondante et précieuse, un filon de miel dont l'accès serait cependant contrôlé, capté par quelques invisibles exploitants, quelques trafiquants peut-être. C'est cela, j'ai posé le pied sur une terre de contrebande, sur le vaste tapis d'un tripot à ciel ouvert, sur les dalles parfaites d'un palais sans murs. L'espace est

pourtant si bien feutré que les regards et les mots ne font que rebondir, bande et contrebande, et je me sens comme une boule d'ivoire roulant de même sur un billard à trois dimensions. Si tel est bien le temple de la beauté annoncé par Rémi, je peux comprendre que ma guide attirée ait mission de me soumettre à ses petites épreuves, mais j'admettrai moins qu'elle fasse office de leurre, et que sa beauté doive me détourner de toutes les autres.

Allons, il est temps de quitter le niveau de la mer et de m'engager plus avant, plus loin, plus haut, sur cette ruelle dont les lourds pavages absorbent la pente au plus ras des maisons. Je me décide à pousser l'errance, à me faufiler partout où me mèneront mes pas, et du moins, en cherchant l'épicerie signalée par Rémi, à cueillir des indices de sa présence ou de son passage. J'avance sans peine. Des volées de deux ou trois marches se détachent ici ou là vers une porte dont le seuil s'orne d'un laurier ou d'un chat, ou des deux.

Au premier carrefour, je me retourne. Il y a des moulins accrochés au dessus du port, et des voiliers qui s'approchent. Je pourrais écouter, tout simplement, ce que le vent leur raconte. Puis tourner à droite ou à gauche, épier les couleurs, les fleurs, les fresques, les tonnelles, les rideaux de dentelle aux fenêtres. Goûter à genoux l'émotion que suggère l'existence de ces lieux si délibérément affranchis des tentations de les souiller, de ces lieux auxquels l'hiver n'impose jamais ses griffures - alors qu'il en laisse tant d'autres défigurés, découragés, laids à s'enfuir.

Mais non. Demi-tour sur mes talons, dos au quai, je reprends mon ascension en quête de l'épicerie. D'une épicerie particulière du moins, j'imagine. J'en ai déjà dépassé trois. Mais « *non, non, non, ce n'est pas celle-ci, mon chéri* », m'a par trois fois soufflé une vieille chanson, qui n'est pas de Rémi. J'ai du les voir comme des épiceries trop conformes : ceinturées de gradins de cagettes où pommes, oranges, tomates, épinards en branche, courgettes et fleurs de courgettes s'exhibaient comme pour exciter le pinceau des peintres de passage. Bardées aussi de ces talus aux allures de défense civile que composaient, aux flancs ou à la porte de chacune d'elles, des sacs de jute étroitement serrés les uns contre les autres et gonflés de riz, de boulgour, de fèves, de haricots, de lentilles et autres munitions. En surplomb, derrière leur vitrine, de fières étagères alignaient des bataillons de bouteilles aussi étincelantes que menaçantes. Chaque alcool et chaque sirop figurait en d'innombrables exemplaires, alignés comme les soldats de plomb de la consommation anonyme, et je m'étais demandé si c'était mieux ou pire que la collection de flacons solitaires dont chacun attendait son client entre les comptoirs et les miroirs des bars du port. Ici c'était certes mon visage qui se reflétait, mais toujours déformé, diffracté, balaféré d'humeurs de contrebandier, confus et confondant, possiblement fourvoyé. Tandis que là-bas le visage n'était pas le mien, ne me regardait pas, ne s'adressait pas à moi, mais s'intéressait à mon itinéraire, quitte à me l'imposer...

Je ne voulais ni me perdre, ni me laisser guider. Il n'était donc pas question de franchir le seuil de tels magasins, de prétendre y relever le défi des apparences et de finir par y acheter, pour la forme, quelque chose comme une savonnette. Je me méfiais trop des mystères pour les violer, et je n'avais nulle intention de me débarbouiller. Rémi avait mentionné plusieurs enfilades d'escalier. Il fallait donc tout simplement continuer d'explorer les hauteurs de la ville, à l'évidence plus escarpées. Et que personne n'exprime désormais la glaciale intention de m'en barrer l'accès !

Ma résolution est affaire d'ascension. Dès la première volée de marches, mon corps commence d'ailleurs à s'échauffer. Qui pourrait affirmer qu'en gravissant celle-ci plutôt qu'une autre je suis en train de m'égarer ? Ou de ne pas m'égarer ? C'est comme dans un jeu d'enfants : je chauffe, je brûle, je refroidis, je chauffe encore, je suis sûr de trouver. Il ne s'agit que de grimper, de s'approcher des sources, de découvrir par hasard l'épicerie orpheline. Une fois à gauche, puis à droite, puis à gauche encore : qu'importe ?

Il se confirme que la ville qui couronne la scène semi-fiévreuse du port est un vaste et paisible labyrinthe de pierres perpendiculaires. L'étroitesse et les aléas de ses couloirs le réservent *de facto* aux piétons, aux équidés et aux félins. Il enferme, il libère, il s'ouvre en éventail sur une bande de pénélaine puis sur l'horizon boisé de la montagne. Oh combien je comprends qu'on se complaise en ce lieu où l'élégance urbaine se love sur elle-même avant de s'ouvrir, sans transition, aux friches de la nature ! Oh combien je m'insurge à l'idée qu'y soit contingentée l'autorisation d'errance sous le cintre de la nuit qui s'installe ! Une bruine tiède avive les ocres et les gris des dalles. Elle caresse mes joues, huile mes poumons et arrache des soupirs aux arbustes en bourgeons et aux plantes en pot. Le sol se fait délicieusement glissant, mon parcours délicieusement incertain ; une nouvelle force a pris possession de mon corps et trace mon chemin.

Et voici que la bruine s'amenuise au fur et à mesure que mes pas s'ajustent aux pentes, qu'ils scandent les marches et que mes vêtements se mettent à fumer. Chaque carrefour multipliant arithmétiquement le nombre de choix que j'opère, plus je monte, plus je bifurque, et plus il me semble que je produis de vapeur. Ou que je condense la brume. Mais je ne me réjouis guère d'être devenu un phénomène physique, il reste un peu d'orgueil en cela. Je décide alors de renoncer aux injonctions du hasard et de me fier, à ce stade, à des critères parfaitement subjectifs. Je ne me contente plus de gravir. J'opte maintenant pour l'allée, la placette, la maison, la perspective qui caressent mon regard. Un balcon délicatement forgé, une enfilade de pots de terre cuite et le miracle de leur gentianes printanières, la devanture chaleureuse d'une petite boulangerie, la couleur d'un crêpis, le passage d'une belle femme avec son sac rouge ou celui d'un vieillard efflanqué attaquant du bout de sa canne un nouvel escalier : voici ce qui me fait prendre maintenant une direction plutôt qu'une autre. La beauté est un critère de choix quand il s'agit d'opter plutôt que d'hésiter. Telle est, à ce stade, la leçon de mes errances. Je ne crois pas que Rémi renierait cet arbitraire. Sa vie, ses écrits et ses chansons en témoignent. Je pense d'ailleurs qu'il a procédé de même quand il a cherché une maison et que c'est ainsi que je vais retrouver les traces de son passage.

Je parviens de la sorte, sans prévenir et sans symptôme, au seuil d'une élégante pharmacie. Tout n'y est que bois lustré et pierre polie. Je me renseigne sur Rémi.

- « Cela fait longtemps que votre ami n'achète plus ses drogues ici », m'est-il répondu de derrière le comptoir par un apothicaire obèse en blouse grise. Pas de miroir, ici, et donc pas de manifestation d'Ariane non plus. Contingence ou mauvais signe ? Me serais-je égaré ? « Non, je ne sais pas s'il vit encore sur l'île, mais je crois avoir vu son fils dans un bar du port, l'année dernière », conclut le gros homme. Il ne sait pas non plus où se trouve sa maison.

Un peu plus tard, me voici devant une menuiserie. Malgré la pénombre qui s'installe, un jeune homme au crâne rasé travaille devant la porte à la fine découpe d'une pièce d'huissierie. Je

l'interroge, mais je comprends assez vite qu'il est sourd, ou muet, ou les deux à la fois. De l'autre côté de la ruelle, au débouché d'un étroit passage, une sorte de mercerie occupe l'angle ainsi formé. Dans sa vitrine, je crois apercevoir Ariane qui passe avec un sourire ironique et qui s'éloigne en relevant le col de son imperméable bleu. Je me précipite. Personne, sauf un chien qui me regarde en remuant la queue. Pas moyen de me mettre en colère ni même de saisir une preuve qui viendrait nourrir, en toute logique, la base d'une petite paranoïa insulaire. Mais mon agitation n'a pas échappée au jeune menuisier. Il me considère en penchant un peu la tête, me fait signe de m'approcher et me montre une pièce de bois. Il pose le doigt sur chacun de ses coins et lève les yeux vers moi en me montrant furtivement les quatre doigts de sa main gauche – l'index a été amputé, sans doute par une scie électrique. Oui, quatre doigts, quatre coins, et alors ? Il prend l'air assuré de qui m'aurait remis une feuille de route et qui s'en tiendra là. Il choisit une nouvelle gouge et se remet à l'ouvrage sans plus s'intéresser à moi. Je m'éloigne avec, aux lèvres, le sourire indulgent du vieux sage ouvert aux perplexités que lui prodigue la jeunesse.

Quelques minutes plus tard, parvenant à un nouveau carrefour, je découvre une étrange petite épicerie. Sa porte, à l'arête d'un mur d'angle, est surmontée d'un panneau de bois dont les lettres, amoureusement pyrogravées, indiquent : « *Aux quatre coins* ». Je tente d'écarter le rôle du jeune menuisier en cette conjoncture, me cabrant à l'idée qu'Ariane et le réseau d'hommes, manifestement réduits au silence, qu'elle entretient s'obstineraient à lancer de nouveaux dés sur le jeu de piste. Je préfère m'appuyer contre un mur pour reprendre mes esprits comme on reprend son souffle, et m'adonner à d'impromptues spéculations statistiques. N'est-ce pas parce qu'il existe, quelque part sur les hauteurs du port, un lieu dénommé « *Aux quatre coins* » et considéré comme tel que j'ai eu quatre fois plus de chances de m'en approcher spontanément ? D'ailleurs, ne serais-je pas déjà passé par ici, mais sans remarquer qu'une épicerie s'y trouvait ? Il est vrai que, si un carrefour est défini par les deux voies qui s'y croisent, on néglige le plus souvent de considérer que quatre coins en résultent. On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, observait Héraclite. Peut-être faut-il s'y prendre à deux, trois ou quatre reprises pour se poster enfin au croisement qu'on a cherché. Mais l'ai-je vraiment cherché ? Suis-je parvenu là où je devais être ? La question est très ancienne pour ce qui concerne l'humanité, mais la nuit gagne et elle devenue assez actuelle pour moi. Mieux vaut finalement examiner les lieux.

Une fois admis le principe des quatre coins, force est de reconnaître que l'un d'entre eux s'impose aux autres. Formé par de petites vitrines grasses et par les deux façades qui les encadrent, il se prolonge de part et d'autre en rangées de cageots qui rampent en vrac dans la pénombre à même le pavé, et qui ont même colonisé le coin opposé. Deux ânes stationnent un peu plus loin, inoccupés, attendant qu'on les charge ou qu'on les décharge, aussi placides que peuvent l'être deux ânes inoccupés. Et ce n'est pas tout. De là où je suis, j'aperçois sous de chétives ampoules électriques des stocks de fruits, des palettes de canettes et des piles de paquets ficelés entreposés au fond de réduits dont les portes baillent dans l'obscurité.

J'inspecte une vitrine. Pas d'armées de bouteilles, ici, mais une collection hétéroclite d'articles de quincaillerie figés sous la poussière. Et, trônant sur une petite étagère à part, un chef d'œuvre de porcelaine : une mère lapine coiffée d'un chapeau jaune et ses deux lapereaux affectueusement posés sur ses genoux. Aucune étiquette n'ose en indiquer le prix. Je m'approche enfin de l'entrée de l'épicerie, à deux pas. Taillée en biseau, elle s'agrémente, au dessus du panneau pyrogravé, d'un

élégant pignon concave qui, jadis, a dû abriter une statue. Le crépi de la niche ainsi désertée s'effrite par endroits, laissant apparaître de grosses pierres taillées.

La porte est entrebâillée, accueillante à souhait avec ses rideaux de dentelle un peu jaunie, mais il faut se frayer un étroit et sinueux chemin pour atteindre le comptoir. Au sol, et sur des rangées de tables et des acrobaties de planches accrochées comme elles peuvent, en des dizaines de recoins encore et jusqu'au plafond, on trouve sans conteste toutes les denrées, et sans doute plus, qu'un magasin de première ligne peut proposer au chaland comme au client fidèle. Aussi haut que peut se porter le regard, il y a aussi quatre cages à oiseaux, ostensiblement ouvertes, et dont trois semblent habitées.

Une dame à la peau burinée et aux cheveux blancs règne à la perfection sur cette antre sympathique où l'on dirait qu'ont aussi été collectés autant d'objets manufacturés, probablement rouillés ou hors d'usage, et provenant d'un rayon d'au moins cinq cent kilomètres à la ronde, que le hasard a pu déposer sur l'île depuis plus d'un demi-siècle. L'auguste tenancière d'un tel espace-temps force l'attention et juste après, sinon la sympathie, en tout cas – mais sous réserve de venir à bout de son dédale – le désir d'accéder à une zone de sa confiance. Un si vaste commerce avec ce que chacun veut avoir l'a sans doute rendue indulgente, ou clairvoyante, envers ce que chacun veut être.

Je m'approche donc, manquant de m'envoyer au passage une pastèque sur le pied. La dame me décerne un sourire : voici qui est nouveau pour moi sur cette île ! Il ne me reste qu'à lui demander quelque chose, mais quoi ? Une livre de pommes ? Un peigne ? Une information, même vague, même ancienne, même monnayable sur mon ami (qui sait sourire, lui aussi) ? Un berlingot de lait ? Un groupe de rongeurs en porcelaine ? Un indice sur un peu m'importe quoi, et laissé à mon intention ? Mais cette épicerie/quincaillerie n'est-elle pas un indice à elle seule ? Sans doute ... De fait, je vois bien Rémi venir y faire ses courses. Peut-être sa maison se trouve-t-elle dans les parages cardinaux de ce carrefour...

Je désigne un bocal de biscuits secs en vrac et je baragouine une vague question où il est question de Rémi, pas même de sa maison. Le visage de la femme s'éclaire de toutes ses rides, puis se ferme, puis sourit de nouveau, mais je vois bien qu'elle me toise et me scrute, qu'elle se méfie peut-être. Elle remplit, ferme et pèse en silence le sac de biscuits. Pendant qu'elle me rend la monnaie, elle parle à quelqu'un dans la rue, loin derrière moi :

- « Oui, patientez un peu, je viens peser, Madame ! ». Joignant le geste à l'annonce, elle se désincruste de son comptoir en maugréant. Comme elle passe devant moi, elle murmure, la voix comploteuse mais les yeux malicieux : « Attendez moi un instant ... ». Je l'entends parler brièvement avec sa cliente, dans la ruelle. Que va-t-elle peser au juste ? Je me retourne, soudain soupçonneux. Trop tard. Je vois un imperméable bleu qui s'éloigne et contourne le coin de la rue. Et la marchande qui revient, l'air buté. Je devine qu'elle ne dira plus un mot. Elle semble craindre quelque chose. Elle glisse quelques biscuits supplémentaires dans le sac, tout en examinant avec insistance les quatre cages en rotin, suspendues un peu à droite au dessus de nous. Peut-être l'ouverture de leurs petites portes est-il le seul attribut de son règne qu'elle puisse encore afficher. Je ne sais pas si les oiseaux sont à vendre, eux aussi. Mais sur son perchoir, au seuil de la cage la plus éclairée, un merle s'est posé comme pour mieux siffler, comme pour être mieux vu sifflant. La femme siffle à son tour, et on

dirait qu'elle lui répond. Le voici alors qui s'envole, qui mène à une vitesse vertigineuse deux ou trois tournées d'inspection circulaire et générale du magasin et qui, pour conclure, fonce vers la sortie.

Compris ! Je salue et remercie l'épicière en serrant ses deux mains dans les miennes. Oubliant mes gâteaux, et quittant à regret son chaleureux dédale, je me lance à la poursuite de cet Icare inattendu. Il s'est posé sur un fil électrique, et chante de plus belle. Dès que j'apparais, il repart d'un coup d'aile. Je le suis des yeux, d'abord, et puis j'accélère le pas. Il va comme en maraudant, d'arbuste en muret, de muret en gouttière et de gouttière en arbuste. Je commence à m'essouffler, mon sac me pèse, j'ai le front en nage. Mon corps ne chauffe plus : il brûle. Heureusement, Icare vient se poser de nouveau sur un fil électrique, ou de téléphone, et il n'en bouge plus. Mais il se met à siffler une rafale de trilles. Je suis le fil des yeux : il traverse une minuscule place et mène à une maison fleurie sur laquelle clignotent les cinq lettres de néon du mot « Hôtel ». Un écriteau peint figure un coquillage sur un rivage, comme pour suggérer un rébus : « *Shell Sea Hôtel* ». Ainsi soit-il du message de l'oiseau sur son fil ! Enfin, un autre fil ... Mais je ne veux pas ressembler, ce soir, à un ivrogne égaré dans une chorale de minuit. J'entre dans l'hôtel. Une chambre est encore libre. Je la prends. Elle est au premier étage. J'ouvre les volets. Le merle est libre lui aussi, à sa façon. C'est-à-dire que je le vois, plus si loin de moi, à ma hauteur. Qu'il m'observe en penchant la tête. Et qu'à travers la nuit claire maintenant installée il s'en va rejoindre, en planant, son propre point d'invisibilité.

Je fais couler un bain. Je m'y plonge en songeant aux petits bateaux de plastique que j'y faisais aller aux premiers temps de mon enfance. Puis aux oiseaux qui venaient boire sur la berge, le soir au bord du lac où, un peu plus âgé, j'attendais une fille qui, déjà, embrouillait les fils de mes premières libertés. Je choisis des habits propres. Je referme la fenêtre. Après un bref dîner au petit restaurant de l'hôtel, je fume une cigarette sur la placette. J'aperçois confusément la masse sombre de la mer depuis une ruelle qui y dégringole en un long escalier. Mais la brume a repris possession de l'horizon. Elle a même entrepris de faire siennes les marches qui, tout en bas, s'abouchent au port. Prenant acte de l'état des lieux, j'écrase mon mégot et je rejoins ma chambre. Il y a longtemps que le calme n'a pas eu à ce point raison de moi. Je passe une longue nuit, sans insomnie et sans rêve.

Au matin, je suis éveillé par le chant du merle – il est là, sur son fil, dès que j'ouvre les volets – et, en fond d'orchestre, par les longs mugissements des bateaux qui s'éloignent ou s'approchent du port. C'est le même merle, et ce sont les mêmes bateaux. Comme hier soir, l'oiseau m'étudie longuement, la tête de côté, s'ébroue longuement pour soutenir mon attention, puis s'envole en direction du port. Sa silhouette se fond, entre deux battements d'ailes, dans l'incendie d'un soleil levant qu'attise l'avancée du printemps. Je reçois et j'accepte ce premier message de la journée. Je m'habille en hâte. Je ferme mon sac et le garde à l'épaule le temps d'un café au comptoir de la réception. Au moment de payer ma note, je ne prête pas même attention à la possible présence d'une silhouette bien connue lorsque l'hôtelier, après un bref coup d'œil derrière mon épaule, s'exclame :

- « Ah oui ! J'allais oublier la taxe de séjour ».

La taxe est conséquente. J'ajoute un billet en rigolant. Je laisse tout venir, y compris, et pour la première fois, la voix de Rémi qui vient chuchoter dans l'huître de mon cerveau une phrase qui se veut perle : « Regarde bien tout le reste ! ».

Et c'est ce que je fais en descendant une à une, sans me presser, les marches de la ruelle qui mène droit au port. Je suis maintenant persuadé que la maison de Rémi est toute proche, sans doute quelque part entre l'hôtel et l'épicerie, ou plus près encore, et tout aussi persuadé qu'il n'est pas chez lui. Par exemple qu'il est déjà sorti, ou bien qu'il se trouve à l'autre bout de la terre, dans un taudis chez l'habitant ou dans un hôtel cinq étoiles. Peu importe maintenant. Je suis émerveillé de trouver cette ville, en chacun de ses espaces, plus systématiquement élégante, plus méthodiquement harmonieuse encore qu'hier soir. Plus je descends, passant devant les lourdes portes ouvragées, longeant les fenêtres encore assoupies et les massifs de fleurs moirés de rosée, découvrant dans les recoins de l'ombre intense du matin une multitude de passages menant à tous les mystères de l'humanité, et plus je me dis que chaque chose est aussi belle et parfaite que le regard que je lui porte. Et que, du début à la fin de mes pérégrinations, ni le hasard ni ma personne n'en sommes la cause. Ariane elle-même n'est plus que le souvenir d'une longue chevelure nattée qui suit mes pas sans avoir jamais cherché ou réussi à tendre le moindre fil devant eux. Je suis au regret de lui faire savoir que je ne suis pas perdu. Mais ébloui, et donc éclairé à souhait, par les lieux que je traverse. Indulgent par principe envers ce que les hommes ont tenté et réalisé en déplaçant, taillant, empilant de lourdes pierres pour édifier leur ville. Confiant de m'abandonner à la descente entre de tels guides. Et de parvenir ainsi, plus léger qu'un ruisseau, à la dernière marche. Me voici de nouveau sur le port. Le quai m'attend et me rend mon salut. Les magasins, les bureaux, les bars sont encore presque tous fermés. Les bateaux, dont les gréments cliquettent et les mâts se balancent pour la forme, comme pour s'échauffer, sont les principaux acteurs de ce théâtre infini dont les flots lèchent les appontements.

Parvenu là où je suis et sachant ce que je sais maintenant - que la hideur du monde est rétractable, que la beauté est une tumeur désirable -, il ne me reste qu'à choisir une embarcation, où à n'en pas choisir. La destination est sans objet. Je peux prendre aussi l'un de ces petits bateaux taxis dont le pilote n'a pas désaoulé de la nuit, monter sur un yacht de contrebandier comme sur une barque de pêcheur. Il peut s'agir de changer de port ou de revenir ce soir au même, ou bien de faire naufrage en plein midi. Un moteur diesel se met à pétarader en toussant dans l'eau. Un homme agite sa casquette et me fait comprendre de la main que le départ est imminent. Je m'approche. Il s'affaire sur la passerelle, saisit mon sac et le jette sur le pont. C'est un petit bateau en bois sans âge, calfaté sur toute la longueur de sa coque mais dont les bordages sont fièrement repeints de bleu, préposé aux courtes navettes mais sait-on jamais ? Fidèle aux intuitions de mon sac, je le rejoins sans hésiter et vais prendre place sous le dais de grosse toile destiné aux passagers. Ceux-ci sont peu nombreux, et j'ai vite fait d'y reconnaître les deux barmen, le gros pharmacien, le jeune menuisier, la vieille épicière - et même le perroquet, toujours aussi taciturne dans sa cage posée de guingois sur un rouleau de cordages. Chacun m'accorde un petit bonjour, avant de prêter une attention de routine à la manœuvre du bateau qui s'éloigne de son accostage pour gagner le centre du port. L'épicière, cependant, considère un instant les deux barmen en haussant les épaules. Elle me regarde d'un air amusé et s'adresse au menuisier sourd ainsi que, me semble-t-il, au perroquet :

- « Le prisonnier doit désigner l'une ou l'autre des portes et demander à l'un ou à l'autre des geôliers ce que répondrait son collègue s'il lui demandait si elle mène à la liberté. Toute réponse positive signifiera qu'elle mène à la mort. Toute réponse négative qu'elle mène à la liberté ».

Elle s'interrompt un instant. Le pharmacien ricane. Elle reprend :

- « Le vrai et le faux sont abolis. Et le hasard n'est plus une excuse. Le prisonnier peut choisir en toute connaissance de cause ».

Je jette quant à moi un dernier coup d'œil vers la ville en dédiant une pensée à cette île qui m'a tant appris en si peu de temps. Sur le quai qui s'éloigne, Rémi et Ariane, enlacés, me font de grands signes de leurs mains libres comme pour me souhaiter une bonne suite de voyage. Mon ami le merle passe en surplomb. Il prend acte de ce que deviennent les mythes et disparaît vers le soleil levant. « *Naxos, Naxos, Naxos* », fait enfin le perroquet en trépignant dans sa cage. Mais nul ne l'écoute, pas même moi qui n'ai rien à perdre de ce que j'ai trouvé, ni personne à retrouver ou à abandonner au fil de l'île qui vient.

2013

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Au fil de l'île - 2013

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0570-6